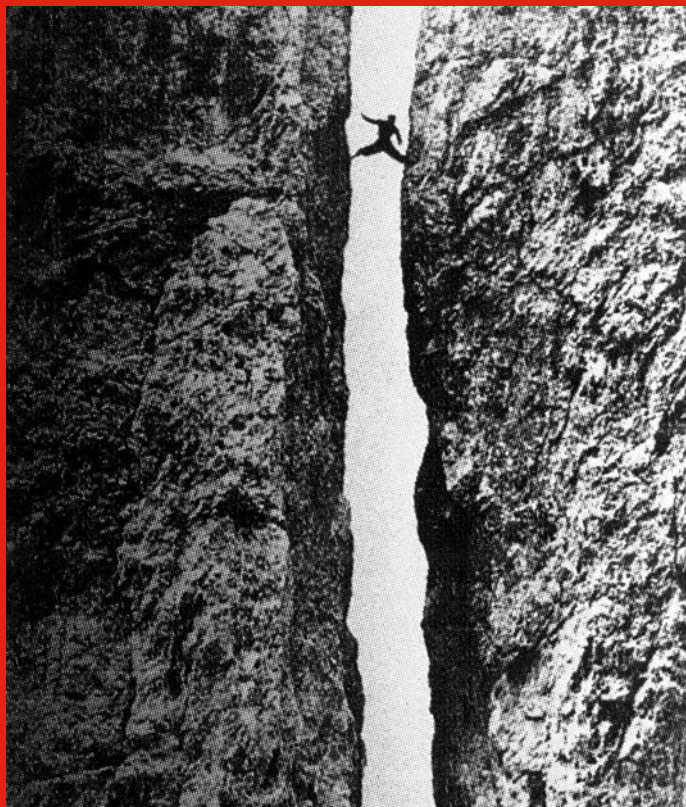


Gilles Modica

VERTIGES

Chroniques



Éditions Guérin
Chamonix

DU MÊME AUTEUR

Les grandes premières
du Mont-Blanc

Éditions Guérin, 2011

Le roman des premières.
Alpinistes français : 1871-1914

Éditions Volopress, 2011

Himalayistes.
À la conquête de l'altitude

Éditions Glénat, 2008

L'intégralité de ces chroniques a été publiée
dans les pages de la revue *Montagnes Magazines*.

MONTAGNES

Illustration de couverture : Emilio Comici en solo – DR.

© Éditions Guérin – Chamonix, 2013.

Gilles Modica

VERTIGES

Chroniques

Extrait numérique

Éditions Guérin
Chamonix

Étienne Pivert de Senancour

Rêveur des Alpes

Parisien, 19 ans aux premiers troubles de la Révolution française, Étienne Pivert de Senancour (1770-1846) est l'auteur d'un ouvrage paru sous l'Empire : *Oberman*. Roman d'introspection par lettres, *Oberman* est une confidence de son auteur. Un livre capital dans l'histoire de la sensibilité et du sentiment de la montagne. Le nom du héros donne son titre et son sens au livre : Oberman, c'est l'homme d'en haut, l'homme des hauteurs. Une hauteur, c'est un écart. Oberman, c'est l'homme qui s'écarte de la cité, des lieux communs, du pays plat et rebattu où les hommes s'agglomèrent dans l'oubli des accents d'une langue primitive, la langue des monts et des forêts.

Oberman : « Je vis qu'il n'y avait pas d'accord entre moi et la société, ni entre mes besoins et les choses qu'elle a faites ».

Oberman, jeune homme malheureux, sent fortement sa singularité. La nature l'étonne et agrandit son âme. Sans un mot pour les conflits de la Révolution, sans intérêt pour la politique de son temps, marchant à l'essentiel qui est son rejet des hommes et son goût pour la nature, Oberman s'interroge sur les impasses de la vie et de la civilisation. Certaines de ses questions sont étrangement actuelles comme si rien n'avait changé dans la situation morale de l'humanité : « Comment, parmi les hommes, vivre autrement qu'eux, ou comment vivre loin d'eux sur cette terre dont ils fatiguent les derniers recoins ? »

Raisonneur en colère, Oberman suffoque à Paris dans l'air des comités et des salons. Affamé de liberté, afin d'échapper à l'ennui et aux tentations du suicide, Oberman part vers l'Alpe suisse, vers un pays qu'on dit, depuis Rousseau, aussi vertueux que primitif. Il se cherche et cherche le lieu du bonheur dans ces montagnes. Quatorze années de pendule entre Paris et la Suisse, avec des étapes étrangement circulaires dans la forêt de Fontainebleau.

Paru en 1804 et passé inaperçu, ce roman par lettres ne trouva son public qu'après 1820 au sein

de la première génération romantique. Ce fut un livre de chevet pour des lettrés, des critiques, des écrivains. George Sand, Honoré de Balzac, Sainte-Beuve pour ne parler que des célébrités, le lisent, le commentent, s'en réclament. Eugène Delacroix, sur la fin de sa vie, en recopia des pages entières dans son journal intime.

Oberman n'est pas le seul ouvrage de Senancour, mais c'est le seul de ses ouvrages qu'on a beaucoup lu et qu'on relit depuis deux siècles. Senancour est le premier écrivain qui a nettement différencié deux adjectifs, romanesque et romantique, deux notions confondues durant toute la seconde moitié du XVIII^e siècle. *Oberman* emploie souvent l'adjectif romantique pour qualifier des sites alpestres, des rumeurs d'eau qui s'écoulent dans la nuit, l'agitation d'un lac. Des philosophes du XX^e siècle, comme Jean Grenier (*Îles*), ou l'Espagnol Miguel Unamuno (*Le Sentiment tragique de la vie*), n'ont pas oublié les chemins si romantiques d'*Oberman* en forêt de Fontainebleau, ces chemins qui ne vont nulle part.

Généralement, les alpinistes ne connaissent que la lettre VII qui narre sa tentative d'ascension à la dent du Midi. *Oberman* marche sans guide,

en toute solitude, vers un désert de glace où s'était avancé Horace Bénédict de Saussure, qu'il lit et auquel il écrit après sa tentative. *Oberman* est une longue confidence, romantique dans ses accents, classique dans sa forme. Delacroix aimait *Oberman* car c'était l'œuvre d'un homme « qui avait quelque chose à dire », et non l'œuvre d'un homme de lettres, d'un professionnel de la rhétorique.

L'affabulation dans ce roman philosophique est quasi nulle. Biographe de Senancour, spécialiste de ces auteurs qu'on dévalue au fond en les qualifiant de préromantiques, André Monglond a démontré, dans une étude de 1947, qu'*Oberman* c'est Senancour. Senancour n'avait pas le talent d'un romancier, mais comme l'écrit si bien Monglond : « Tout homme qui n'est pas né romancier est cependant capable d'un roman, d'un seul, celui de sa propre aventure ».

Dans les lettres d'*Oberman*, Senancour déguise neuf années de son existence et les trois séjours qu'il fit en Suisse où il se maria avec une fille de Fribourg. Pour son malheur : il est cocu et, père d'un enfant qui n'est pas le sien, se sépare de sa femme.

Senancour naquit le 16 novembre 1770 à Paris, non loin des Halles et des Tuileries, fils unique et tardif d'un couple austère. La mère, 40 ans, aspirait au couvent dans sa jeunesse. Le père, contrôleur général des rentes de l'hôtel de ville de Paris, aurait voulu être prêtre. Des bourgeois aisés. Rousseau, dans *l'Émile ou De l'éducation*, fait lire et relire *Robinson Crusoé* au jeune Émile. Senancour, grand lecteur, lit Defoe, Tavernier, Bougainville, *L'Histoire générale des voyages* de La Harpe et plus tard, à 18 ans, « *le bon J.-J.* » lui-même, Jean-Jacques Rousseau. Les rochers étranges, les sables, les futaies, les grottes de Fontainebleau où vivent encore quelques ermites à la veille de la Révolution, sont quelques-unes des révélations de son adolescence. Senancour y marche seul à plusieurs reprises et, à sa façon, en quittant les chemins. Il veut s'y perdre. S'égarer, c'est respirer l'atmosphère des rêves. On n'est jamais ailleurs tant que l'on sait où l'on se trouve. Prolongez le raisonnement : on n'est jamais ailleurs dans une société d'information comme la nôtre.

Senancour n'eut pas l'occasion de se réjouir quand il revint, sur la fin de l'Empire, en forêt de

Fontainebleau où s'étaient multipliés les poteaux, les chemins rectilignes, les divisions du terrain, les plantations de pins, les traces de passage.

Senancour : « Ces lieux, encore singuliers de nos jours, l'étaient beaucoup plus lorsqu'on ne les fréquentait pas ».

À 19 ans et quelques mois, alors que l'émeute gronde dans Paris, Senancour prépare en secret un départ pour la Suisse et les pays de ses lectures, le Yémen, l'île de Tahiti. Son père souhaite qu'il poursuive ses études chez les Oratoriens du collège Saint-Sulpice ou qu'il entre dans les affaires. Senancour quitte le collège de la Marche pour son habituel congé le 14 juillet 1789. Un mois plus tard, le 14 août 1789, il fuit vers Genève à la recherche des climats et des paysages qui pourraient changer sa vie.

La lettre II d'Oberman dépeint son état d'âme et ses espérances sur la rive nord du Léman : « En sortant de Genève, je me mis en route, seul, libre, sans but déterminé, sans autre guide qu'une carte assez bonne que je porte sur moi. J'entrais dans l'indépendance. J'allais vivre dans le seul pays peut-être de l'Europe où, dans un climat assez

favorable, on trouve encore les sévères beautés des sites naturels. »

Lausanne l'ayant déçu parce qu'on y parle français, Oberman longe le lac Léman, vers l'est, vers le Rhône et les Alpes. Campagne de vignobles au soleil. Oberman s'arrêta sur le cours du Rhône, au défilé de Saint-Maurice, sous la dent du Midi. La dent du Midi comporte sept pointes (point culminant à la Haute Cime : 3 257 mètres). On dit que la cime de l'Est est la plus belle de ces pointes. Son élan vers le ciel nourrit la fièvre d'Oberman.

Datée du 3 septembre de l'An I, la lettre VII d'Oberman est un sommet de la littérature romantique et alpestre. C'est une petite merveille d'équilibre entre le lyrisme et l'analyse, un morceau de littérature supérieur à ce qu'on peut lire dans Ramond ou Saussure. Les gestes, les attitudes, les sentiments sont romantiques, mais il y a dans ces pages le maintien, la clarté abstraite et le raisonnement suivi des Lumières.

Parti avant l'aube avec un guide, Senancour contourne les épaules rocheuses où s'appuie Saint-Maurice et monte sous les sapinières. Lorsqu'il en sortit, il renvoya son guide afin que « rien de

mercenaire n'altérât cette liberté alpestre ». Ce qu'il y a de baroque dans cette aventure, c'est qu'aujourd'hui un touriste ferait plutôt l'inverse : les forêts sans guide, l'altitude avec guide. Le geste est essentiellement romantique. Les romantiques sentent leur solitude. Tout en souffrant de cette solitude, ils en aiment la saveur et la qualité morale. C'est « voluptueusement » qu'Oberman observe le pas de son guide qui s'éloigne et disparaît dans la pente. Après quoi, déposant sur le sol et sans les cacher son argent, sa montre, des vivres et des vêtements superflus, Oberman grimpe vers la cime de l'Est. On est entre le coup d'éclat et le suicide, dans une effervescence mystique.

Selon la fille de Senancour qui publia des souvenirs sur son père, tout est vrai dans cette transe d'Oberman, sauf le dépôt de la montre. Senancour l'avait perdue à Genève. Le jeune homme atteint le sommet de la dent de Valère (2 275 mètres) et suivit probablement l'arête nord de la cime de l'Est jusqu'au glacier de Chalin. Là-haut, alors qu'il tourne sur lui-même, les yeux meurtris par la lumière, un frisson de surprise et d'émerveillement lui fait chercher ses mots : « Je ne saurais

vous donner une idée juste de ce monde nouveau, ni vous exprimer la permanence des monts dans une langue des plaines ». Monde nouveau où l'on respire un air merveilleusement salubre.

Oberman : « Une pureté inconnue semblait essentielle à l'air que je respirais ». Peu après, un aigle, monté de la vallée et volant droit vers lui, disparaît dans les nuages. Senancour se recueille. Le silence des monts répand en lui les troubles d'un rêve. « Ce que j'ai entendu de meilleur dans ma vie, disait Pasternak (poète et romancier russe), c'est le silence. »

Senancour nous dit presque la même chose en rappelant l'attitude de Rousseau sur un sommet du Vercors où l'avaient mené ses admirateurs grenoblois : « Ne soyez pas surpris que je n'aie rien à vous dire après avoir eu pendant plus de six heures des sensations et des idées que ma vie entière ne ramènera peut-être pas. Vous savez comment fut trompée l'attente de ces hommes du Dauphiné qui herborisaient avec J.-J. Ils parvinrent à un sommet dont la position était propre à échauffer un génie poétique : ils attendaient un beau morceau d'éloquence, l'auteur de *Julie* s'assit à terre, se mit à

jouer avec quelques brins d'herbe, et ne dit mot. »

On ne traduit pas la langue des monts. Sa substance, c'est le silence. Un morceau de bravoure trahirait sa substance.

Les ombres s'allongent. Oberman, sans montre, suppose qu'il est 17 heures et descend sur Saint-Maurice où il arrive avec la lune. Le bourg sommeille dans une nuit sans vent : il est 22 heures. Senancour, dans les songeries de la fatigue, écoute le Rhône.

Il jouissait d'une oreille fine et goûtait volontiers les effets romantiques d'une voix qui chante au loin, du cor des Alpes, ou d'un torrent qui bruit dans des profondeurs sans accès.

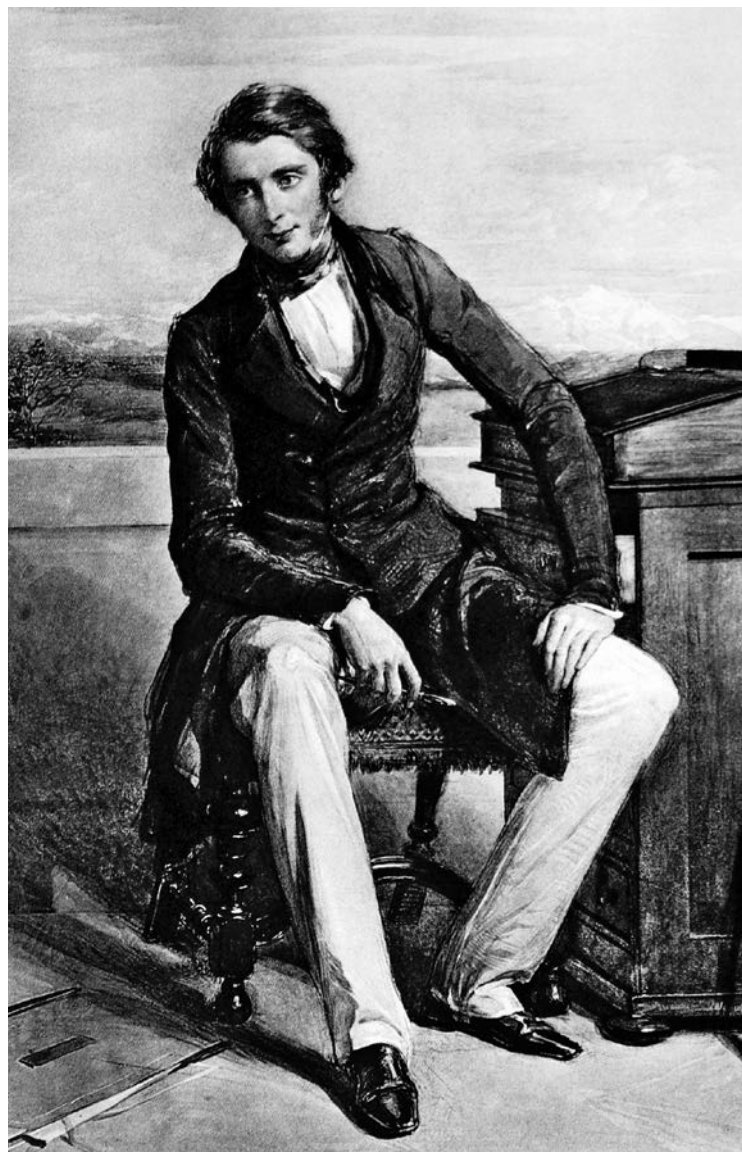
Vers l'Italie, le col du Grand-Saint-Bernard est un col difficile, dangereux pour un solitaire, lui dit-on. De Martigny, à pied sous un ciel radieux, Senancour marche jusqu'à Liddes. Il y boit du vin sans manger quoi que ce soit et, sonné par l'alcool, fait la sieste. Point de montre comme d'habitude, point de guide, point de main secourable qui nuirait à l'orgueil de son indépendance, point de mule et de muletier. Au réveil, Senancour hausse les épaules à la vue des nuages blafards qui coulent

sur les versants. Il neigeote peu après le village de Saint-Pierre où il refuse de s'arrêter malgré les signes du crépuscule. Parvenu au pied d'un névé, et perdu, Senancour s'oriente à l'oreille, à la rumeur de la Drance. Il descend vers Saint-Pierre en casse-cou, par les rochers et les sauts du torrent.

Frayeur et jouissance de la frayeur. Lutte et bonheur de la lutte.

Senancour en rend compte dans une lettre d'Oberman qu'on ne publia qu'en 1840 : « Les deux heures de ma vie où je fus le plus animé, le moins mécontent de moi-même, le moins éloigné de l'enivrement du bonheur ont été celles où, pénétré de froid, consumé d'efforts, consumé de besoin, poussé quelquefois de précipices en précipices avant de les apercevoir et n'en sortant vivant qu'avec surprise, je me disais toujours, et je disais simplement dans une fierté sans témoins : pour cette minute encore, je veux ce que je dois, je fais ce que je veux. »

Les prouesses de Senancour s'arrêtent là. Ce qu'il veut désormais, c'est un ermitage, une maison de versant où il puisse méditer, ses yeux divaguant au loin, sur des montagnes inconnues.



Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achevé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en avril 2013
Dépôt légal : avril 2013
ISBN : 978-2-35221-066-5

Des origines de l'alpinisme jusqu'aux derniers virtuoses des sommets, Gilles Modica aborde dans ce recueil de chroniques tous les aspects de l'alpinisme et de ses différentes pratiques. De l'invention du bivouac au contrôle progressif du vertige dès la fin du XIX^e siècle, l'auteur traverse les Alpes avec une grande curiosité et croise le destin de personnages définitivement convertis à leur passion.

À travers cette galerie de portraits, il signe de véritables exercices de style. Attendus et indiscutables quand il célèbre Dibona, Solleder, Piaz, Comici ou Barbier. Plus personnels et plus engagés quand il dépeint les esthètes et les penseurs (Ruskin, Senancour) ou les excentriques fabuleux (Zwingelstein, Blodig). Gilles Modica a, pour Rodolphe Töpffer, humoriste et marcheur de Genève, une tendresse particulière.

Le grand vertige à hauteur d'hommes.

13,50 € TTC

www.editionsguerin.com

